

numéro 4

---

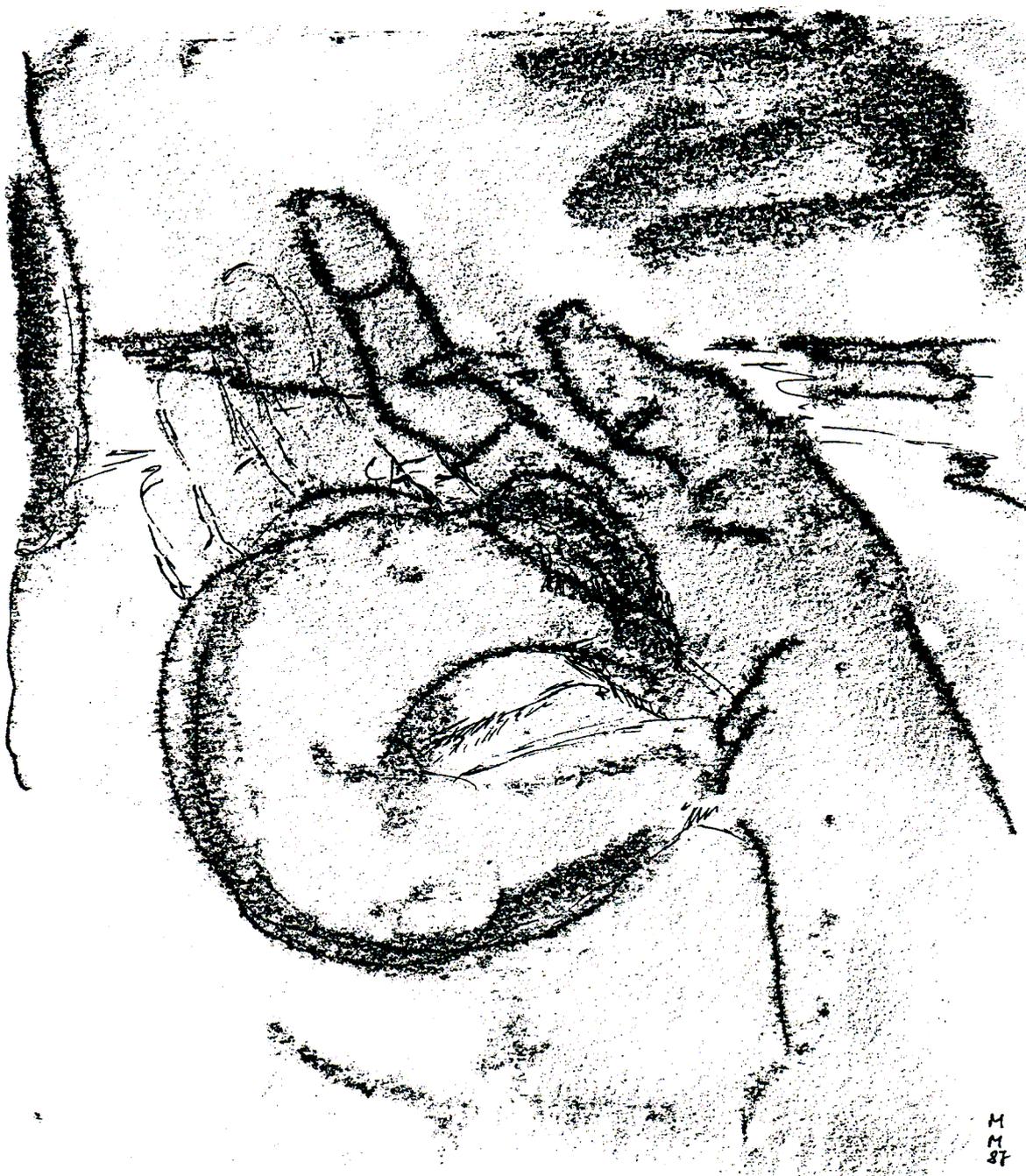
décembre 1994

[ a r k h a i ]  
Αρχαί

*Akos DOBAY*

**La notion d'exister dans  
l'existentialisme généralisé  
I  
Essence et existence**

**L'approche  
phénoménologique.**



## L'approche phénoménologique

D'après la théorie aristotélicienne l'essence est une dénomination formelle du substrat. Ainsi, sur le support matériel du substrat, deux êtres totalement identiques du point de vue de la forme générale décrivent la même essence. Aristote a ensuite introduit la différence entre un cheval et un cheval peint pour avancer que même si tous les deux sont des *chevaux*, ils ne participent pas de la même manière à l'essence du cheval. C'est le sens profond de l'homonymie.

Dans notre optique, l'essence sera assignée à remplir une tâche beaucoup plus dynamique dans laquelle elle devra revêtir le rôle d'une donnée variable et non plus finie. On dira que l'essence est une caractéristique variable d'ordre infini. Ce n'est bien sûr pas encore une définition, mais une première approche dans ce qui sera une théorie de la notion d'*exister*.

Les approches symbolique et mathématique sont deux perceptions dont le mode d'être ne conduit pas à la même réalité. Il faut encore s'entendre sur le domaine de définition du mot « réalité ». Au sens strict du terme, la réalité est synonyme de présence, mais nous y reviendrons plus en détail dans la seconde partie du texte. L'essence d'un triangle, c'est-à-dire son mode d'être dans son rapport à *je*, est de type ontico-ontologique<sup>1</sup>. Par ontico-ontologique on entend une structure attachée à la Présence où l'ontique représente un mode de l'être dont l'essence reste encore insoupçonnée et la Présence le contenu de la conscience d'être. La conscience d'être désigne la conscience ultime définissant le rapport du *je* à la présence et en même temps la conscience singulière fondatrice de notre statut ontologique.

Voir un triangle comme un symbole ou comme un objet mathématique sont deux approches totalement différentes et l'essence d'un triangle-symbole ne peut en aucun cas évoquer l'essence d'un triangle rectangle. Pourtant il y a bien un passage permettant d'accéder du triangle au triangle mathématique, car les faits sont là pour en témoigner. Mais ce passage intervient au moment de l'*existence* et non à un autre moment.

---

<sup>1</sup>Aρχαι 1 et 2

Ainsi l'essence d'une chose n'est pas un donné fini et défini, mais se modifie. Aussi l'essence d'un triangle ne se réduit pas à une simple forme, car ce que je découvre en pénétrant la forme de celui-ci, c'est bien plus qu'une simple forme. Ce processus par lequel la conscience sonde plus en avant l'objet de ses considérations s'appelle l'ontologisation ou acte d'ontologiser. Cet acte a pour effet de modifier la structure ontico-ontologique du triangle dans son rapport à *je* et cette modification dans son ensemble porte un nom dans la théorie de l'existentialisme généralisé; c'est la notion d'*exister*. Ce qui va nous intéresser pour l'instant, c'est la façon dont cette transformation s'opère au cours du temps.

Par un travail méthodologique de la phénoménologie on parvient à élucider l'essence d'un étant, à révéler l'être caché. Cet essence, pour être pure, ou disons conforme à l'être dont elle est essence, doit se soumettre à un contrôle d'identité qu'on appelle réduction eidétique dans la phénoménologie de Husserl. Or l'essence ainsi révélée est brute dans la mesure où elle comporte des éléments étrangers appartenants à la méthode « expérimentale » de la phénoménologie. Aussi une réduction eidétique est-elle nécessaire pour « filtrer » l'essence.

A cela il faut ajouter le fait que cette essence comporte elle-même une structure provenant du rapport à *je*. La Présence et, par là même toutes formes d'essence, tient dans un rapport à *je*. Ceci nous conduit à affirmer que l'essence d'un quelconque étant apparaît au regard du *je*. La donnée d'une essence comme fondement véritable de l'être d'un étant devient ainsi une variable dans le cadre de l'existentialisme généralisé.

Nous existons au moment où l'on opère une modification de la structure ontico-ontologique de l'essence dans son rapport à *je*. Cette liberté de modifier la structure ontico-ontologique de la Présence est nécessaire à l'existence dans sa version la plus universelle, là où elle est en mesure d'abolir toutes formes de discriminations.

Voici dans les grandes lignes exposée l'idée que nous nous imposés d'explorer étape par étape pour en sonder les plus intimes arcanes. On montrera en quoi la notion d'exister est liée à la temporalité du devenir. L'existence telle qu'elle est définie dans l'existentialisme généralisé s'exerce au sein du flux temporel comme un devenir et la durée devient ainsi une condition nécessaire à l'exister. En d'autres termes et de façon générale, la modification de la structure ontico-ontologique de la Présence ne peut se produire en

dehors de la durée. L'effort d'exister se déploie dans le flux de la durée et, par là même, n'est donc jamais instantané. C'est là l'essentiel de la notion d'exister définie par rapport à l'essence de toutes choses, non comme opposée à elle, mais de façon complémentaire comme nécessaire à la modification de sa structure.

Husserl a su, de manière brillante, mettre en évidence le côté incertain de la connaissance. Tout objet donné dans la conscience possède un degré de parachèvement atteint par la série des « phénomènes » annonçant la chose matérielle en question. Ce qui signifie que la suite de cette série peut en principe infirmer les perceptions antérieures. C'est pourquoi l'existence de la chose matérielle recèle en elle un néant dès l'instant où la série ultérieure des perceptions devient dé-constituante voire contradictoire. Mais alors la négation devient partie intégrante de la constitution de l'objet. En définitive c'est affirmer que l'être s'annonce dans l'essence et le fait au travers d'une série infinie de « phénomènes » subjectifs.

Maintenant il s'agit de montrer comment la structure ontico-ontologique peut englober la méthode phénoménologique et en quoi elle diffère de la conception husserlienne de la réduction eidétique.

Nous avons dit que l'ontique est une spécificité de la Présence comprise dans son unité et son degré d'inaltérabilité par rapport au *je*. La structure ontique s'impose au *je* dans toute sa force de persuasion comme la réalité ultime des faits. Aux yeux de Husserl, par exemple, le naturalisme psychologique tel qu'il se présentait à lui comme Présence représentait un jeu d'ombre et de lumière qu'il fallait recréer entièrement sous un jour nouveau. Le rapport même de la psychologie avec Husserl dans sa structure ontico-ontologique constitue le fondement de la phénoménologie. En cherchant à modifier la structure ontico-ontologique de la Présence dans son rapport à *je* Husserl a dû exercer un effort d'exister.

L'avantage de définir l'existence ainsi tient dans le fait qu'elle n'appartient pas constitutivement à la structure de la Présence tout en y appartenant de manière négative. Aussi toute tentative de transcender l'existence par l'existence ne conduit qu'à une régression à l'infini exhibant ainsi le caractère ultime du système.

Ce que nous allons montrer, c'est qu'il n'existe pas une théorie de la connaissance au sens « classique » du terme conduisant à une forme d'idéalité absolue de la chose connue. Est-il vraiment

nécessaire de savoir si l'être conscientisé possède une existence hors de la conscience dans la nature et si elle en elle-même partie? Les éléments de la conscience constituent eux-mêmes le fond de base de la réalité. L'être de la conscience est donné sans intermédiaire; il apparaît tel qu'il est vraiment. Il n'y a pas à proprement parler d'existence en dehors de la conscience. Seulement certains éléments sont plus prenants que d'autres. Et c'est dans ce flux de la conscience que l'ego transcendantal husserlien doit faire apparaître l'unité et l'ordre. Ceci a l'immense avantage de ramener le discours ontologique strictement sur le plan de la conscience et d'évacuer tout les problèmes relatifs à l'étant pris en soi. La conscience est ainsi divisée en différentes régions ontologiques, d'un côté la région de la conscience pure ou transcendantale et de l'autre l'ensemble des choses présentes à la conscience.

L'essence qualifie l'être dont elle est essence et l'existence de cet être est ce qu'on nomme un corrélat de la conscience. De ce fait tout être s'insère dans le flux continu de la conscience et apparaît au cogito dans une série de phénomènes subjectifs qui interfère sur la série même pour infirmer ou confirmer les séries précédentes. L'existence d'une chose matérielle peut être mise en doute à n'importe quel moment par la négation des séries précédentes. Mais tout cela ne nous renseigne en rien sur l'objet en question.

Pour montrer cette idée prenons l'exemple d'une table. L'essence d'une table est donnée par une série de manifestations ordonnée de façon chronologique qui n'épuise, ni ne transcende l'essence de la table en soi. Par ailleurs la série ainsi donnée dans la conscience comporte une infinité d'informations qui n'épuise ni ne transcende l'essence qui y transparait. On constate que la méthode phénoménologique ne fait que restreindre le problème ontologique à la conscience. L'existence de l'être est relatif à la conscience et ne se pose pas en dehors de celle-ci. Or cette essence porte une structure dans la mesure où elle est Présence. L'essence d'un triangle-symbole n'interfère pas sur l'essence d'un triangle rectangle. Le triangle rectangle possède des propriétés mathématiques données dans une série de phénomènes subjectifs et qui ne se déduisent pas directement de l'essence d'un triangle-symbole. L'essence d'un triangle-symbole conduit éventuellement à la notion de triangle rectangle par une modification de la structure ontico-ontologique dans son rapport à *je* induite de l'effort d'exister. L'essence insoupçonnée « enfermée », dans la structure ontique du rapport à *je*, se dévoile pour découvrir

la géométrie qui s'y cache. Le rapport à l'essence n'est ainsi plus le même dans la mesure où une partie de la structure ontique a été ontologisée.

L'essence ainsi n'est pas un donné tendant à réaliser une unité idéale ou principielle et dont la série serait en quelque façon le support à partir duquel est jugé la validité de cette unité – au sein de la conscience même – mais une variable comportant une structure de type ontico-ontologique dont *je* est libre de modifier le rapport. L'essence ne tend vers aucun idéal absolu, elle apparaît au *je* dans un structure bilatérale induite par la présence du *je*. En définitive les points essentiels de cette première partie peuvent se résumer de la façon suivante.

La chose annoncée par la série des phénomènes subjectifs réalise une certaine unité que la suite des « manifestations » peut infirmer ou confirmer. Notre prétention est plus grande, elle affirme que la chose ainsi donnée réalise une essence qui peut effectivement être infirmée ou confirmée par la suite des « apparitions » dans la conscience, mais que cette essence n'est pas uniquement intentionnalité, elle est donnée dans une structure relative et nécessitée par *je* de façon immédiate et brute dans une première intuition, puis, une fois ontologisée, de façon à ce qu'elle soit rapportée au *je*. Cette modification dans la structure du rapport à *je* est impossible en dehors de la temporalité et l'effort d'exister se déploie ainsi dans le flux temporel pour durer. La modification de ce rapport exige donc une certaine durée, et l'essence varie au court du « temps » indépendamment de son support phénoménologique. Sa négation n'implique en rien une destruction de sa structure ontico-ontologique, au contraire cette structure subsiste dans la négativité en tant que Présence. Ainsi il n'y a pas vraiment d'idéal à atteindre, mais d'incessantes transformations qui nous permettent d'exister ailleurs que sur un plan purement ontologique.

Il n'y a pas véritablement de connaissance au sens où l'entendrait une théorie classique de la connaissance. La connaissance serait plutôt un moyen permettant d'accéder à l'existence au sens généralisé. En effet une connaissance n'offre de l'intérêt que si elle peut être modifiée en « autre chose », en une autre connaissance, car en soi la connaissance n'a aucune validité dans l'absolu, tout au plus elle nous permet de nous diriger dans ce monde conformément à notre statut biologique, social et sentimental,

mais au-delà de cela, si la connaissance nous était donnée avec certitude, nous serions prisonnier de nous-mêmes.

Mais il serait trompeur de penser que les phénomènes subjectifs sont les seuls éléments présents dans notre conscience et que l'on puisse restreindre notre exposé uniquement à cette région ontologique de la conscience. Parallèlement aux phénomènes subjectifs se trouvent des sentiments qui eux possèdent un statut particulier dans le sens où ils ne participent pas d'une série, mais sont donnés intégralement et immédiatement. Or personne ne sait vraiment ce que signifie exactement le sens du mot « intégralement » et « immédiatement » pour un esprit aliéné par des structures sociales et déterminé par une constitution génétique même si on considère ces structures et cette constitution comme phénomènes subjectifs. La question est de savoir si la structure ontico-ontologique dans son rapport à *je* s'applique aussi aux sentiments.

Les sentiments sont des éléments constituants de notre vie et en cette qualité ils nous affectent sans qu'il nous soit possible de rester indifférent face à leur contenu. Cette affection nous conduit à adopter une attitude dans laquelle les sentiments en question s'installent dans un rapport à *je*. Un sentiment ainsi donné comporte donc une structure de type ontico-ontologique dans son rapport à *je* et il devient alors possible de les transcender. Il est bien clair que je peux me laisser dominer par mes sentiments, mais dans ce cas je n'existe pas. Tout au plus je ressemble à une pierre que l'on frappe et qui suit les lois de la physique. Il ne faut pas pour autant croire qu'il s'agit d'un retour aux doctrines stoïciennes. Au contraire l'attitude stoïcienne réside dans la résignation et l'acceptation de son statut au bénéfice d'un ordre universel régissant chacun de nos actes. L'attitude stoïcienne consiste en un jeu d'acteur sur la scène du monde où chaque individu confiant dans son Destin et dans le gouvernement divin cherche à s'acquitter de son rôle de la meilleure façon qu'il soit. Ce n'est bien sûr pas le résultat auquel l'existentialisme généralisé souhaite arriver. La liberté de rapporter la Présence à *je* ainsi est bien sûr conservée, car la structure ontico-ontologique se rencontre avant tout dans la relation que chaque individu a avec la Présence.

Chaque nouveau sentiment est clair et distinct et ne remet pas en cause la validité des sentiments précédents. Et c'est en quoi les sentiments diffèrent des phénomènes subjectifs donnés au travers

d'une série. Un sentiment ne dépend d'aucune catégorie et d'aucune logique tant qu'il ne s'installe pas dans un rapport à *je*. C'est par l'attitude que ce changement se produit dans la façon d'apparaître du sentiment. Par une attitude le *je* cherche à dégager une unité et une cohérence dans la suite des sentiments qui par ailleurs peuvent être distincts les uns des autres. A l'inverse de la série, un sentiment n'infirmé pas un autre même s'ils sont contraires face à une attitude.

La structure ontico-ontologique se retrouve dans les sentiments et l'effort d'exister intervient au moment où l'on cherche à dépasser ces sentiments et non à les modifier. Les sentiments apparaissent donc dans une structure ontico-ontologique dans son rapport à *je* induite par l'attitude et l'effort d'exister consiste à dépasser le contenu sentimental.

A cela on pourrait objecter qu'il n'y pas vraiment de différence entre la structure ontico-ontologique et le fait, au sens philosophique du terme, de considérer l'étant comme donné d'une certaine façon dans la conscience à l'ego husserlien par une série d'« Abschattungen » et l'unité possible vers laquelle tend celle-ci.

La structure ontico-ontologique apparaît toujours dans un rapport à *je* et en cette qualité elle n'est pas définissable de manière précise, elle est la structure la plus générale qui affecte la *conscience d'être* lorsque celle-ci est rapportée à la Présence. Ce qui signifie que localement elle est assimilable à n'importe quelle autre structure ontologique, mais aussi loin que l'on puisse pousser la généralité, celle-ci se retrouvera toujours comme fondement de la Présence dans son rapport à *je*. Aussi si quelqu'un est capable de démontrer qu'il n'existe aucune différence entre la structure ontico-ontologique dans son rapport à *je* et la méthode phénoménologique du Husserl, alors il n'aurait fait que mettre en évidence la structure même de la Présence dans son rapport à *je* en appliquant dans sa démonstration l'effort d'exister, autrement dit modifier la structure ontico-ontologique de la Présence dans son rapport à *je*.